

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 80 (2018)

**Buchbesprechung:** Recensions : notes de lecture

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# RECENSIONS

---

NOTES DE LECTURE

### ***Freiburger Geschichtsblätter*, 94 (2017)**

Comme l'indique sa rédactrice Kathrin Utz Tresp, le numéro 94 des *Freiburger Geschichtsblätter* parcourt l'histoire fribourgeoise du XII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, en enjambant toutefois un peu l'Ancien Régime. Les lignes qui suivent rendent compte des contributions que j'ai jugées les plus éclairantes, tant du point de vue thématique que méthodologique.

Dans le texte présenté lors d'une conférence organisée par le Geschichtsforschender Verein des Kantons Freiburg, Ernst Tresp rouvre le dossier de la fondation du couvent de Marsens-Humilimont. Plus que des précisions de date, cette contribution offre un exemple formateur de critique de source. À partir de documents qu'il a pu déterminer être des falsifications postérieures, le médiéviste tire des informations sur la réalité historique des débuts du couvent.

L'article de Raphael Longoni présente les résultats de son travail de master, réalisé à l'Université de Berne au sein de la chaire d'histoire de l'environnement. Le jeune historien s'engage là dans une thématique en plein essor, qu'il cherche à appliquer à un contexte peu aisé à aborder. En effet, pour étudier les crues de la Sarine de 1387 à 1570 et leurs conséquences dans la cité fribourgeoise, il a fallu confronter les sources comptables et les chroniques conservées aux Archives de l'État de Fribourg à des données moins habituelles pour les historiens, soit des relevés géologiques et hydrographiques, fournis entre autres par le Service archéologique cantonal. Il en résulte une avancée notable sur l'histoire climatique fribourgeoise et une description très circonstanciée des réactions locales face à des événements de grandes influences sur la vie quotidienne des habitants de Fribourg au Moyen Âge<sup>1</sup>.

Une approche très différente de la période médiévale est proposée par Olivier Richard, qui s'est intéressé à la pratique du serment au XV<sup>e</sup> siècle. L'historien strasbourgeois a récemment défendu une thèse d'habilitation intitulée *Serment et gouvernement dans les villes du Rhin supérieur à la fin du Moyen Âge*. En se focalisant sur le cas fribourgeois, sa contribution permet d'en déterminer les particularités, mais montre également en quoi notre cité pratiquait un rituel largement répandu. Influencé par le droit et la théologie, le serment à caractère politique restait, malgré la fin du système féodal, un moyen de gouvernement et de discipline sociale.

Cinq articles du volume forment un petit dossier consacré à l'histoire judiciaire fribourgeoise. Ils sont issus d'un séminaire encadré par Juri Auderset, dans le cadre de la chaire germanophone d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg. Dans son introduction, l'enseignant responsable expose le cadre méthodologique retenu, qui ne pouvait faire l'économie des travaux de Michel Foucault. C'est donc autour des outils forgés par cet historien, mais aussi des remarques de ses critiques, que s'est organisé le travail du séminaire. Il s'agissait, dans une approche mi-



cro-historique, d'utiliser les approches et résultats de l'historiographie internationale dans le contexte précis de l'histoire fribourgeoise du XIX<sup>e</sup> et du premier XX<sup>e</sup> siècle, en s'autorisant des «jeux d'échelles» chers à Jacques Revel (p. 162).

La première recherche présentée étudie la loi cantonale de 1811 interdisant la mendicité et ses révisions par les régimes radical (1850) et libéral-conservateur (1869). Dans les trois cas, les textes trahissent les approches moralisatrices du problème par les autorités, alors que variait la répartition des moyens d'actions entre l'État et les charités privées. Deuxièmement, ce sont les efforts pour doter le canton d'établissements pénitentiaires adéquats qui sont traités. Entre la difficile réaffectation du couvent des augustins dès 1850 et la construction des nouveaux établissements de Bellechasse décidée en 1915, la politique fribourgeoise en matière de construction carcérale a souffert du manque de moyens pour réaliser des projets eux-mêmes soumis aux changements de perceptions de la criminalité et de sa répression. Trois cas d'incendiaires fribourgeois sont ensuite examinés quant aux motivations des accusés, telles qu'elles furent conçues par les enquêteurs. Les protocoles d'interrogatoire et les résultats d'expertises psychiatriques, permettent à l'historien de circonscrire et d'expliquer la barrière entre normalité et anormalité posée par la société de l'époque au travers de la question sensible des incendies volontaires. Le dernier travail du dossier, sur la prostitution féminine à Fribourg au début du XX<sup>e</sup> siècle, montre les inégalités de traitement entre clients masculins et femmes prostituées, que les différences de classe sociale viennent renforcer, alors que les contraintes économiques qui poussaient les miséreuses à se prostituer étaient tues par le discours officiel au profit d'une rhétorique moralisatrice.

Montrer l'appareil judiciaire comme un instrument d'application des normes morales d'une époque et de discipline sociale est l'objectif que les étudiants du séminaire de Juri Auderset ont efficacement atteint. L'articulation entre l'appareil conceptuel foucaldien et l'ambition micro-historique n'est pas exempte de difficultés. Les pages, parfois nombreuses, passées à écrire sur un discours historiographique déjà connu, au détriment d'un travail des sources qui ne soit pas simplement une recherche d'illustrations en témoignent. C'est donc aux grands défis de l'écriture de l'histoire que se sont frottés avec courage et sérieux ces étudiants, entre travail d'une historiographie complexe et recherche dans les archives. Ce défi a été rendu possible par la collaboration entre l'Université de Fribourg, les Archives de l'État de Fribourg et une société savante locale. Il est à espérer qu'une telle entreprise fasse des émules.

David Aeby, EHESS / Université de Fribourg

<sup>1</sup> À noter également la recension très bien informée de Raphael Longoni de l'histoire de l'électrification éditée par la SHCF, WALTER F. et alii, *Paysages sous tension: électricité et politique en Suisse occidentale*, Fribourg/Neuchâtel: SHCF/Alphil, 2015.



**Étienne HOFMANN, *La mission de Henri Monod à Paris en 1804. Contribution à l'histoire des relations franco-suisse au début de la Médiation*, Genève: Éditions Slatkine, 2017, 574 p. (Travaux sur la Suisse des Lumières, Société suisse pour l'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 19)**

Le volumineux et solide ouvrage sous recension mérite de retenir ici l'attention car il prend place dans l'historiographie des relations valdo-fribourgeoises. En effet, nombre de Fribourgeois y sont actifs, en tête desquels l'avoyer Louis d'Affry, landamman de la Suisse en 1803 et député à la Diète helvétique; Antoine-Constantin de Maillardoz, ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris; Nicolas de Gady, secrétaire de légation de Louis d'Affry; Pierre von der Weid, général de l'armée française; enfin Simon-Tobie de Raemy, membre à la fois du Petit Conseil du canton et de l'importante Commission fédérale de liquidation de la dette helvétique instituée par l'Acte de Médiation du 19 février 1803 et qualifiée plaisamment d'«empire dans l'empire» par Monod (p. 343). Détail non dénué d'intérêt: le siège de ladite Commission n'est autre que... Fribourg! Dans les limites imparties à ce compte rendu, on retiendra le cas de Louis d'Affry.

Envoyé à Paris par la Diète fédérale sur proposition de Nicolas-Rodolphe de Watteville, avoyer de Berne et landamman de la Suisse pour l'année 1804, Louis d'Affry (1743-1810) reçoit -publiquement- pour mission de féliciter le Premier Consul Bonaparte, médiateur de la Confédération, de son élévation, sous le nom de Napoléon, au rang d'empereur des Français et de roi d'Italie. Mais son départ aussi subit que précipité intrigue. Nouveau canton souverain et enfant terrible de la Suisse «médiatisée», Vaud soupçonne quelque manœuvre surnoise de Berne à son encontre, notamment en matière militaire au moment où il faut nommer les états-majors des quatre régiments de 4000 hommes destinés à servir la France en vertu de la Capitulation signée à Fribourg en septembre 1803. En un mot, Vaud craint d'être floué au profit des grandes familles patriciennes suisses soucieuses de placer leur progéniture. Au nombre de ces dernières, la famille d'Affry.

Dans ce climat de suspicion, Vaud, dont aucun député ne figure dans l'imposante délégation désignée par la Diète pour accompagner d'Affry, décide secrètement d'envoyer à Paris un homme de confiance: Henri Monod, «père de la patrie» qui vient de quitter le gouvernement pour retourner à ses travaux domestiques. Le «Cincinnatus vaudois» -selon l'heureuse expression de l'historien Philippe Conod- reçoit pour mission de s'enquérir à bonne source du véritable but du voyage de Louis d'Affry et de contrer au besoin ce dernier auprès des autorités des bords de la Seine. Plus généralement, l'informateur se fera aussi l'avocat des intérêts supérieurs de son canton auprès de ses amis français. L'intéressé hésite un moment avant d'accepter. Il part accompagné de sa chère épouse. Le couple passera six semaines dans la grande cité -seconde ville d'Europe après Londres- que Henri connaît bien et dans laquelle il dispose d'un réseau d'alliés de haut niveau. Officiellement, il y séjourne à titre privé, Madame pouvant servir d'alibi.



On assiste alors à un chassé-croisé des deux émissaires suisses dans le grand Paris ministériel de l'empire naissant. Ils jouent au chat et à la souris. D'Affry, diplomate chevronné formé à l'école française, perce rapidement le secret de la présence de son concurrent. Pour sa part, Monod décide bientôt de se dévoiler et les deux hommes finissent par se rencontrer à l'Ambassade de Suisse tenue par Maillardoz. Seulement voilà, les affaires de la petite Suisse ne sont pas la préoccupation majeure des grands décideurs français. Pire, les premiers d'entre eux -Napoléon, Talleyrand- brillent par leur absence. Alors missions inutiles? Non. Quand on a du temps à soi, de la patience et l'art de la conversation, on apprend beaucoup de la bouche des hauts fonctionnaires, des hauts gradés de l'armée et plus encore des grands dignitaires qui vous invitent à dîner. En revanche, la presse -la censure règne- n'est guère bavarde. Au fil des jours, nos deux Suisses, qui multiplient les entretiens dans les ministères, se rendent compte que le sort de leur patrie n'est pas en danger, à condition que le calme y règne et que l'Acte de Médiation y soit scrupuleusement respecté. Or, c'est là que le bât blesse.

À Berne, il y a peu, l'ambitieux Watteville a fait voter par la Diète qu'il préside une réforme de l'armée fédérale dans le sens d'une centralisation jugée nécessaire à son efficacité. Un état-major général est créé dans ce contexte. Or, Napoléon, signataire et garant de l'Acte de Médiation, ne l'entend pas de cette oreille: il considère cette nouveauté comme contraire à la charte qui régit la Suisse depuis 1803 et aux termes de laquelle les dix-neuf cantons qui la composent sont des États «souverains». Il le fait savoir sans détours à d'Affry, reçu longuement -plus de deux heures!- à Boulogne où se prépare la «descente en Angleterre». À cette nouvelle, Monod, déjà de retour à Lausanne, et les dirigeants vaudois poussent un soupir de soulagement: c'est qu'à leurs yeux, la réforme wattevillienne n'était qu'une machine de guerre dirigée contre l'indépendance du dix-neuvième et dernier membre de la Confédération nouvelle. On le sait, les Bernois n'ont pas renoncé, dans leur for intérieur, à récupérer leur «cave» conquise sur le Léman en 1536 et où une quinzaine de Bernois, au nombre desquels Watteville lui-même, sont toujours propriétaires.

L'étude fouillée d'Étienne Hofmann comble une lacune dans l'histoire de la Médiation. On y voit notamment combien le jeune canton de Vaud se sent snobé par les anciens. Pour ces derniers, le cadet de la Confédération ne sera pas capable de se gouverner. La classe politique vaudoise qui prend les rênes du pouvoir en 1803 aura à cœur de prouver le contraire. Peu à peu, la Suisse patricienne, Berne en tête, sera amenée à revoir son jugement. On mesurera la lenteur de ce revirement à l'obstination avec laquelle Messieurs de Berne, à la chute de Napoléon et de l'Acte de Médiation, revendiqueront encore, au nom du principe de légitimité, leur cher «Welschland».

Georges Andrey, Morges



***L'église Saint-Jean à Fribourg = Die Johanniterkirche in Freiburg, Patrimoine fribourgeois n° 22 - Numéro spécial, Fribourg: Service des biens culturels, 2017, 112 p.***

Monument incontournable du quartier de la Neuveville, l'église Saint-Jean, modeste en apparence, n'en regorge pas moins de trésors et d'histoire en ses murs. Elle tient sa singularité et sa richesse de la tradition artistique plurielle dont elle est empreinte: érigée il y a un peu plus de sept siècles, Saint-Jean est alors propriété des Hospitaliers, avant de devenir, plus tard, église paroissiale.

Récemment, le bâtiment a livré de nouveaux éléments cruciaux pour sa reconstitution, lorsque débute, en 1997, la rénovation du chœur. Vingt ans plus tard, paraît l'ouvrage en question, somme d'autant d'années de travaux et de recherches. Il vient également enrichir l'étude de 2014, consacrée à la commanderie des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem<sup>1</sup>. Il est édité conjointement avec la Paroisse de Saint-Jean de Fribourg, dont la présidente Béatrice Cudry-Fasel et les anciens présidents signent l'introduction. Les auteurs principaux, Ivan Andrey et Aloys Lauper, consacrent cette série d'articles à l'histoire et au patrimoine artistique de Saint-Jean, où passé et présent dialoguent dans un souci de complémentarité.

Après une première partie résumant l'actualité de l'Ordre de Malte, nous entrons dans le vif du sujet, avec les différentes étapes de construction, dès 1224. Le chapitre suivant revient sur la période des commandeurs gruériens Duding (1684-1772), dont les règnes marquent un tournant esthétique majeur pour Saint-Jean. Alors que Jacques a pour objectif de renforcer l'identité de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean, son successeur Claude-Antoine opte pour la modernité baroque et la mise en valeur des reliques du passé. Le quatrième article relate, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, la succession des travaux, laborieuse, au rythme de ses différents «propriétaires». À nouveau, les commandeurs Duding sont à l'honneur dans le chapitre suivant, qui s'attarde, cette fois-ci, sur la période de leur épiscopat. L'explication quant à la teneur du monument funéraire de Jacques se révèle particulièrement intéressante. Tout aussi savoureuses sont les anecdotes révélant la forte personnalité de Claude-Antoine: malgré l'extrême pauvreté de la mense épiscopale, il dépense considérablement et laisse de lourdes dettes, ayant notamment emprunté à des financiers bâlois... (p. 71). La prochaine étude, signée par François Guex, est consacrée à la rénovation du chœur: ce «simple» rafraîchissement, souhaité en 2014, devient un projet de restitution de la polychromie baroque originale, suite à la découverte d'un décor à festons. Dans un registre plus pragmatique, l'article suivant met l'accent sur la méthode appliquée à l'organisation et à la gestion des travaux (1997-2016), notamment en termes de budget et de suivi. Enfin, est dévoilé au lecteur l'inventaire du patrimoine artistique impressionnant de Saint-Jean: objets liturgiques, monuments, manuscrits, peintures, sculptures, ouvrages de tissu... etc. Le tout est présenté sous forme de catalogue raisonné, notices descriptives complètes à l'appui. Évoquons la Sainte Marie-



Madeleine (1523) et son drapé majestueux, chef-d'œuvre de la sculpture fribourgeoise et, dans un style très contemporain, le tapis de chœur Art Déco (1934-1935), exécuté par la manufacture suisse d'Ennenda (GL).

Ce travail puise sa force dans cet équilibre qu'il a su créer entre histoire locale et internationale. L'ordre de Malte -texte édifiant sur une communauté à l'activité peu connue- et les portraits des commandeurs -les Duding accaparent, avec raison, toute notre attention- constituent une mise en perspective essentielle à la compréhension de l'évolution historique et esthétique de Saint-Jean. Elle est le fil rouge du récit, relativement dense, tout en restant synthétique. Le lecteur suit avec intérêt les étapes de construction, destruction, rénovation, sans pour autant se retrouver submergé par un trop plein d'informations. La sélection des sujets traités y est pour quelque chose: chaque article aborde un point de vue différent, complémentaire, ce qui donne une approche complète et une bonne vision d'ensemble de la thématique.

S'achevant sur le patrimoine artistique de Saint-Jean, l'étude met l'accent sur un thème récurrent de la publication, à savoir l'objet d'art en tant que symbole du pouvoir, vecteur de continuité et d'immortalité, qui laisse une trace pérenne de l'existence. Le destin de ce patrimoine, imprégné par la liturgie, les traditions et les volontés personnelles, est étroitement lié, nous l'aurons compris, à celui des personnes qui en ont eu la garde. Foisonnement de dates, jargon ambitieux et détail de la description... Ce travail érudit est garanti par les nombreuses sources qui y sont exploitées. Son caractère interdisciplinaire nous frappe également, mêlant histoire, histoire de l'art, architecture, archéologie, géotechnique, dendrochronologie...etc. Toutes ces collaborations, associées aux nouvelles technologies d'investigation, permettent aux auteurs de réaliser un travail d'actualisation des connaissances. Soulignons encore la qualité remarquable de l'iconographie et la partie «Annexes», proposant une reconstitution informatique des étapes de construction, le détail du budget dédié aux travaux avec les acteurs de la rénovation, ainsi qu'une visite guidée de l'église (plan et légendes). En matière de bilinguisme, l'étude contient un article en allemand, et propose des résumés pour chaque texte, accessibles dans la langue de Goethe.

Avec cet ouvrage de référence, l'église Saint-Jean a-t-elle pour autant livré tous ses secrets? Dans tous les cas, il donne l'occasion de découvrir ou redécouvrir un monument-clé du patrimoine fribourgeois.

Aline Clément, Archives de l'État de Fribourg

---

<sup>1</sup> *La commanderie de Saint-Jean de Jérusalem à Fribourg = Die Johanniterkommende von Freiburg*, Patrimoine fribourgeois n° 20 - Numéro spécial, Fribourg: Service des biens culturels, 2014, 140 p.



**Jean-Pierre DORAND, *La politique fribourgeoise au XX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2017, 127 p.**

C'est à un exercice non des plus simples que Jean-Pierre Dorand s'est livré en réalisant une histoire succincte de la politique fribourgeoise au XX<sup>e</sup> siècle. On peut reconnaître à cette tentative un certain succès tant ce travail historique donne lieu à un opuscule riche en informations sachant équilibrer l'analyse de presse, les données statistiques et une narration historique faisant ressortir les grandes lignes du vécu politique de ce canton. Ce livre qui se structure en huit chapitres nous emmène ainsi de l'hégémonique «République chrétienne» de Georges Python jusqu'au pluralisme quadripartite d'aujourd'hui (PDC, PS-Verts, UDC, PLR).

L'ouvrage commence par un aperçu succinct des différents régimes politiques que Fribourg a connus depuis sa fondation au XII<sup>e</sup> siècle d'abord comme ville (1157) et ville-État, puis comme premier canton romand de la Confédération suisse en 1481 (chp. 1). C'est avec le chapitre 2 que l'auteur débute son histoire politique fribourgeoise au XX<sup>e</sup> siècle. Ce chapitre raconte la mise en place de la «République Chrétienne» de Georges Python que l'auteur considérera comme une «machine à contrôler la société» fondée sur une étroite collaboration entre les autorités politiques et ecclésiastiques. L'historien nous montre alors comment cette domination idéologique se construit et se diffuse au sein du canton par un réseau de presse étendu et performant, la direction d'une administration cantonale ainsi que des droits démocratiques très limités. L'auteur décrit ainsi les débuts d'un règne conservateur à mi-chemin entre une république d'Ancien Régime et une démocratie semi-directe qui légitime un autoritarisme visant à contrer un ennemi extérieur: la Berne fédérale qui menace l'autonomie politique et religieuse du canton.

Dans le 3<sup>e</sup> chapitre, Jean-Pierre Dorand nous montre un canton qui, suite à la Première Guerre mondiale, se retrouve politiquement tiraillé entre la réforme et la réaction. On assiste alors à une forme d'accalmie politique entre les conservateurs et les radicaux qui feront du socialisme un ennemi commun. Sur le plan intérieur cela se traduit par la pratique d'une proportionnelle de fait pour l'élection du Conseil d'État (5 conservateurs et 2 radicaux de 1911 à 1917). Sur le plan extérieur, cela s'exprime par le rôle actif des troupes fribourgeoises dans la répression de la Grève générale de 1918 à Berne mais aussi par l'élection en 1920 d'un second conservateur au Conseil Fédéral (le fribourgeois Jean-Marie Musy, ancien ministre du gouvernement Python, connu pour son antisocialisme). Alors, le conservatisme fribourgeois, de son aile chrétienne-sociale à son extrême droite proto-fasciste -menée par Gonzague de Reynold- se présente comme un rempart à la «menace» bolchévique en réussissant à structurer son hégémonie au sein des différentes classes et sphères de la société afin de favoriser autant un réformisme social sans lutte des classes qu'un proto-fascisme antilibéral et anticomuniste. La formule fonctionne, lors des élections de 1921 les conservateurs conservent une majorité confortable et ce malgré l'introduction de l'élection



proportionnelle au Grand Conseil (doté d'un quorum de 15% visant à ralentir l'accès des socialistes à l'organe législatif cantonal).

Le chapitre 4 présente les débuts du progressif affaiblissement du parti conservateur de 1921 à 1946. Agrémentant son récit d'anecdotes historiques l'auteur montre comment, durant cette période, le Parti conservateur sera accablé par une série de scandales liés à d'éminentes figures du parti fribourgeois comme Joseph Piller, alors conseiller aux États, qui a soutenu des professeurs pronazis à l'Université de Fribourg ou encore Charles Chassot accusé de n'avoir su éviter le détournement d'importantes sommes d'argent de l'Hôpital cantonal. Ces affaires favorisent les graduels succès électoraux des radicaux et surtout des socialistes qui entrent en 1946 au Grand Conseil avec 13 sièges. L'auto-recentrage du PDC sur l'échiquier politique voulu par ses présidents successifs Henri Noël (de 1947 à 1957) et Joseph Ackermann (1957-1966) ne permettra guère d'éviter la poursuite du déclin du parti -de 62% des suffrages en 1946 à la perte de sa majorité en 1966 avec 43%- (chp. 5). L'auteur montre alors que le parti conservateur est plus fondamentalement victime de l'érosion de son électorat et de la perte de contrôle idéologique qu'il avait sur celui-ci: la société fribourgeoise s'ouvre vers l'extérieur avec l'arrivée de la télévision et d'une presse non-locale. Le canton connaît un déclin de son secteur agricole ainsi qu'une industrialisation soutenue par les gouvernements conservateurs de Quartenoud et de Torche entre 1952 et 1966, favorisant l'érosion de sa base électorale.

Les chapitres 6 et 7 poursuivent cette analyse du déclin électoral des conservateurs. Le Parti conservateur chrétien-social, qui devient l'actuel Parti démocrate-chrétien (PDC) en 1970, continue d'années en années à perdre son poids électoral. En 1981, il ne recueille que le 36.5% des suffrages; le parti socialiste devient la deuxième force politique du canton. On assiste alors à une «Formule magique fribourgeoise»: le PDC garde trois sièges mais le PS et le PRD en obtiennent deux chacun. Cette relative stabilité se poursuit jusqu'à aujourd'hui: de 1996 à 2016 le Conseil d'État se répartira de la manière suivante: 3 PDC, 2 PS, 1 PLR et 1 indépendant ou Verts (de 2011 à 2018). La politique fribourgeoise au XX<sup>e</sup> siècle se termine par une excellente synthèse (chp. 8) qui retrace l'histoire politique d'un canton évaluant dans les mots pertinemment de l'auteur: «de l'isolement à l'ouverture et au pluralisme».

Permettant de découvrir de manière simple et concise l'histoire politique fribourgeoise, cet ouvrage permet surtout d'offrir une histoire grand public de la puissante force conservatrice qui, entre hégémonie et déclin, a façonné l'histoire de ce canton. Il serait alors intéressant de développer davantage ce récit en réalisant un focus historique sur les partis minoritaires face auxquels le pouvoir conservateur s'est construit.

Roberto Di Capua, Institut d'études politiques historiques et internationales / Université de Lausanne



**‘Deux essentiels sur le grand pédagogue fribourgeois Grégoire Girard’**: Pierre-Philippe BUGNARD (coord.), Mariano DELGADO, Fritz OSER, avec la collaboration de Francis PYTHON, *Un pédagogue à l’origine de l’école actuelle. Le Père Grégoire Girard (1765-1850). Textes essentiels et biographie*, Neuchâtel: Alphil, 2016, 283 p. & Pierre-Philippe BUGNARD, *Les grands pédagogues. Girard*, Le Mont-sur-Lausanne: LEP, 2017, 131 p.

L’année 2015 aura été l’année Grégoire Girard (1765-1850), commémoré à Fribourg à l’occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. Parmi un nombre important d’événements, de conférences et de publications diverses soutenues par la Fondation Girard, on retiendra le volume intitulé *Un pédagogue à l’origine de l’école actuelle. Le Père Grégoire Girard (1765-1850)* comme un outil de référence pour les historien.ne.s de l’éducation et toute personne intéressée par la pédagogie et la trajectoire du cordelier fribourgeois. Cet ouvrage, coordonné par Pierre-Philippe Bugnard, Mariano Delgado, Fritz Oser, avec la collaboration de Francis Python, rassemble en effet un choix de textes essentiels rédigés par Girard entre 1798 et 1844, largement puisés d’ailleurs dans les publications du Centenaire dirigées par Eugen Egger et Gérard Pflulg (p. 10). Le volume se compose de trois parties: une anthologie des textes essentiels commentés par les coordinateurs -et qui constitue de fait la part originale du volume-, une biographie dressée par Pierre-Philippe-Bugnard et diverses annexes, fort utiles pour la recherche d’ailleurs. Notons que le choix des textes -comment choisir parmi les milliers de lettres et de textes rédigés par Girard?- a été dressé avec discernement, en suivant une trame pertinente: l’anthologie s’ouvre ainsi sur une série d’extraits qui exposent les conceptions qu’avaient Girard de l’éducation publique, puis se penche sur sa méthode et ses didactiques, avant de s’arrêter sur la langue maternelle (centre de sa sociologie), sur certains artifices d’émancipations et se conclue avec quelques principes de sa doctrine morale, philosophique et religieuse.

Dès l’ouverture, la lectrice ou le lecteur découvre la richesse et la prolifération de la pensée girardienne, qui peut toutefois interroger aujourd’hui. Une pensée qui s’est forgée à la lecture des événements de son temps et de ses modèles, les éclectiques allemands. D’ailleurs, tout comme le fameux pédagogue de Halle, August-Hermann Niemeyer (1754-1828), le Fribourgeois conçoit son système comme une réaction à la Terreur, événement majeur qu’il s’agit de prendre en compte pour cerner le cœur de son riche «Projet d’éducation publique» qu’il livre au Ministre Stapfer en 1798 et le «Rapport» qu’il fait à la Société économique de Fribourg le 5 février 1815. Désormais s’agit-il de penser une pédagogie de «l’ordre et du bien» (p. 17), ou dans tous les cas une pédagogie qui soit la garante nécessaire d’un ordre social stabilisé? D’où l’importance cruciale, pour Girard, de penser la société en trois ordres (laborieux, commerçant et supérieur) auxquels il s’agira de fournir les justes enseignements pour éviter coûte que coûte le chaos vécu chez le voisin français: «Si la classe laborieuse pouvait jamais se lancer dans la carrière des études, l’État serait



perdu. Elle voudrait lire et penser au lieu de cultiver la terre et d'en façonner les productions. Au lieu de la bêche et du rabet, elle voudrait manier la plume et la parole, nos champs resteraient incultes, nos ateliers déserts et toutes les harmonies de l'ordre social seraient anéanties» (p. 16).

Girard réfléchit également au concept de liberté en regard de l'expérience française, «au nom de [laquelle] le peuple roi s'est mis aux fers, et il s'est vu, sans s'en apercevoir, transformé en machine de guerre, en instrument de désolation et de faste» (p. 17). À cet égard, Alexandre Daguet (1816-1894), élève de Girard et théoricien de la pédagogie romande du second XIX<sup>e</sup> siècle, s'est attelé au même travail d'instruction des masses en suivant une doctrine similaire, résumée sous la formule restée célèbre: «La démocratie sans les lumières est un fléau».

C'est toutefois bien en France que Girard va découvrir le système -ou le présent du ciel- qui permettra selon lui de remédier «au retour des séductions de l'anarchie» et de lutter contre «les bouleversements et [...] la férocité» (p. 23). Le moine pédagogue découvre en effet la méthode dite mutuelle ou self-tuition de Bell et Lancaster dans l'ouvrage du comte de Lasteyrie intitulé *Nouveau système d'éducation pour les écoles primaires* (1815). Le Girard économiste perçoit rapidement les barrières que ce système abat nécessairement: «instruction des enfants par eux-mêmes est le grand principe: par là le grand obstacle est levé, car la dépense est tellement réduite qu'avec très peu de frais, on fait plus qu'autrefois avec des sommes immenses» (p. 24). Cette méthode a été inventée rappelons-le aux Indes puis importée en Angleterre avant d'être étudiée par les Français et mise en place rapidement sous la Restauration. Il serait toutefois erroné d'imaginer que Girard a instauré à Fribourg une copie terme à terme des méthodes anglaises et françaises: «ce n'est point une copie que nous voulions faire, les copies ne vont pas partout, et il n'est pas toujours bon de vouloir les faire» souligne Girard en septembre 1816. Il adapte ces méthodes aux besoins de la société et des écoliers fribourgeois et aboutit dans son transfert triangulaire anglo-franco-romand à une réadaptation conséquente, une véritable déclinaison du système. Le moine pédagogue repense la méthode Lancaster -dont l'enseignement tout entier était remis aux élèves- par une distinction nette entre les objets d'études confiés aux moniteurs et ceux qu'il convient de réserver au maître. Cette synthèse hybride prend le nom d'enseignement mutuel gradué ou mixte. Dès juin 1816, elle est appliquée dans l'ensemble des quatre classes dirigées par Girard et procure rapidement des résultats appréciables, faisant dire à Pestalozzi qu'«avec de la boue, Girard a fait de l'or»! La déclinaison de Fribourg est dès lors prête à être à son tour exportée et reconfigurée dans plusieurs villes européennes, ce qui fait d'ailleurs penser qu'il doit exister un «moment fribourgeois» de la pédagogie européenne qu'il s'agirait encore d'étudier dans le détail.

S'il est impossible de résumer ici toute la richesse historique que constitue ce recueil des textes essentiels de Girard, il faut relever l'utilité pour la recherche de l'importante bibliographie commentée en fin de volume (p. 255-263) et des repères biographiques et bibliographiques (p. 265-278).



Enfin, le recueil se termine par une biographie originale rédigée par Pierre-Philippe Bugnard, professeur émérite de l'Université de Fribourg. C'est d'ailleurs grâce à ce dernier que Grégoire Girard trône désormais dans la collection dédiée aux «Grands pédagogues» que les éditions LEP ont eu l'heureuse idée de constituer. Après Pestalozzi et Freinet (2015), Girard intègre ainsi cette famille des pédagogues de la modernité (<https://editionslep.ch/les-grands-pedagogues-girard>).

Au travers de cette biographie cerne-t-on plus exactement qui était Girard au travers d'un point central qui mériterait encore d'être investigué davantage. Il s'agit de la prééminence qu'a eu l'Allemagne -pays qui ne l'a jamais reconnu d'ailleurs- et plus précisément l'expérience fondatrice qu'il a vécue au côté du prince-évêque de Wurtzbourg: «il a alors 19 ans, attiré par le despotisme éclairé du prince-évêque Franz Ludwig von Erthal. Il y approfondit sa théologie et sa philosophie au contact de celui qui est entré dans l'histoire comme fondateur de la sécurité sociale, un prince de l'Église vivant sur un petit pied, à l'ombre de l'immense Residenz construite par ses prédécesseurs, la plus somptueuse d'Allemagne» (p. 19). Et si Girard était au fond un despote éclairé qui a cherché, sa vie durant, à poursuivre ce qu'il avait appris à Wurtzbourg?

Il est enfin intéressant de noter que l'auteur s'interroge, au début de la biographie publiée dans les Textes essentiels (p. 217), sur la possibilité de dépasser le travail de Daguet -2 tomes et 800 pages biographiques consignées à partir des papiers personnels de Girard. Une réponse est déjà avancée par Louis Sudan, qui dans sa thèse de 1933 considère le travail de Daguet comme «indépassable» (p. 217). Mais peut-être pourrait-on poser la question autrement, car le problème n'est pas tellement de dépasser le monument de Daguet, mais bien plutôt de s'extraire du profond sillon qu'il a creusé. Pour le dire autrement, avec Henri-Irénée Marrou, un danger guette, celui de continuer à voir et écrire le passé à partir des lunettes d'autrui (*De la Connaissance historique*). Et les lunettes de Daguet, on s'en doute, sont toutes imprégnées des luttes acharnées de son temps, comme de l'admiration quasi mystique vouée à son mentor. Si l'étendue du travail biographique de Daguet restera certainement inégalée, il semble important toutefois de reformuler de nouvelles questions à partir des outils historiques apparus récemment. Comme le souligne Antoine Prost, «l'historien n'épuise jamais ses documents, il peut toujours les réinterroger avec d'autres questions, ou les faire parler avec d'autres méthodes». Pierre-Philippe Bugnard a commencé ce travail, et de fort belle manière. Il offre, au travers de cette biographie, une ressource importante et tout public qui a le mérite d'introduire l'œuvre et la trajectoire du grand pédagogue de Fribourg de manière synthétisée. Mais il importe de le poursuivre, afin de ne pas oublier que, bien plus qu'une statue, Grégoire Girard était un être humain.

Alexandre Fontaine, Université de Lausanne / Université de Vienne



**François Fleury, *Vie de Gaspard Mermillod, de Genève à Fribourg par les routes de l'exil*, éditée par Paul-Bernard Hodel OP, Fribourg: Société d'histoire du canton de Fribourg, 2017, 608 p.**

Oui, le Cardinal Mermillod a été un homme avant d'être une rue ou une bière!

Une biographie écrite du vivant du Cardinal Mermillod, «à chaud», par l'un de ses proches, ami et collaborateur, souhaitant donner matière à ceux qui écriraient une biographie après lui, et qui a vécu lui-même ces années de persécution où les catholiques du canton de Genève se voyaient dépossédés de leurs églises et de leurs écoles, leurs curés chassés et remplacés par des apostats, et où les maires de leurs communes étaient démis de leur fonction s'ils refusaient de se soumettre. Une période troublée de l'histoire suisse dans laquelle il est intéressant de pouvoir se plonger par le témoignage de l'Abbé Fleury, pour sentir vraiment l'ambiance de l'époque.

Après un début un peu laborieux mais retraçant avec une certaine tendresse la jeunesse du futur cardinal et ses années d'études, son attachement à sa famille et à sa ville de Carouge, émaillé d'extraits de sa correspondance personnelle, nous le suivons dans ses pérégrinations à travers l'Europe à la recherche de dons pour la construction de l'église Notre-Dame de Genève, fidèle à son canton, qu'il rêverait de voir uni et pas soumis aux divisions politico-religieuses, et à son diocèse, même quand on lui propose d'autres évêchés. Puis les événements s'accélèrent, la guerre de 1870 fait perdre aux catholiques de Genève des appuis internationaux, et nous voilà plongés en plein cœur de la tourmente. Nous suivons alors année par année le détail des dix années d'exil, commençant par son expulsion par les gendarmes hors du territoire et son refus que les catholiques genevois manifestent autrement que par la prière. Réfugié à Fernex, à la frontière, il accueille ses paroissiens qui, restés fidèles, viennent le voir en pèlerins, il célèbre des communions et des confirmations, soutient la population catholique de Genève et ses prêtres, et malgré l'exil continue d'aimer et de respecter son pays, où il n'a plus le droit d'entrer, pas même pour revoir une dernière fois sa mère mourante. Un homme infatigable qui, au mépris de sa santé et jusqu'au bout de ses forces, va parcourir l'Europe et prêcher partout, devant des centaines de personnes, prêtres comme laïcs, pour essayer de financer, grâce à son talent d'orateur et de nombreuses quêtes, l'Église de l'ombre qui cherche à se maintenir à Genève, pour soutenir ses paroissiens qui construisent des chapelles dans des granges, des hangars et des caves et ses prêtres qui ne reçoivent plus d'argent, clergé et fidèles plus unis que jamais dans l'adversité.

On imagine le futur cardinal préparant ses discours dans les wagons de train, comme il l'avoue lui-même, au cours de trajets bien plus longs que ceux que nous faisons aujourd'hui, et on est épuisé pour lui rien qu'à lire la liste de toutes ses activités, jusqu'à une mission dans les pays scandinaves à la demande du pape Léon XIII. Un homme multiple, orateur triomphant demandé

par les plus grands, reconnu par les papes, ami des évêques, apprécié des aristocrates et autres têtes couronnées, nommé bourgeois d'honneur de Dublin suite à son engagement en faveur des Irlandais, mais aussi défenseur de la cause ouvrière, rappelant aux riches leurs devoirs.

Le texte s'arrête en 1883, 7 ans avant sa consécration comme cardinal, au retour en Suisse de celui qui vient alors d'être nommé évêque de Lausanne et Fribourg et dont le décret d'exil a été retiré.

Cette biographie se lit comme un roman, avec son aspect de témoignage d'une époque pas si lointaine où les fake news avant l'heure servaient déjà certaines causes pas toujours recommandables, à lire sans préjugés mais en se rappelant que son auteur a vécu les événements de l'intérieur et qu'il y met parfois de ses avis personnels. Un exercice d'empathie autant qu'historique !

Un très gros bémol cependant pour la qualité de l'édition. Une notice biographique même succincte aurait évité au lecteur de devoir se rabattre sur wikipedia pour comprendre que cet ouvrage a été rédigé du vivant de Gaspard Mermillod. Les innombrables fautes de frappe, les notes incomplètes, voire fausses (Courgevaux dans le Jura bernois!), l'introduction brouillonne, et surtout l'index presque inutilisable, car beaucoup de numéros de pages qui y sont indiqués ne correspondent pas aux pages du texte, pourraient décourager, mais que cela ne prive pas les lecteurs de s'intéresser au témoignage de l'Abbé Fleury!

Christine Haas



**Anne PHILIPONA, *Histoire du lait de la montagne à la ville*, Fribourg, Société d'histoire du canton de Fribourg, 2017, 214 p.**

Après un temps maturation au sein de la Société d'histoire du canton de Fribourg est parue en 2017 une *Histoire du lait de la montagne à la ville*. Voici un ouvrage dont nous aurions aimé pouvoir disposer lors de nos premières investigations sur l'émigration des fromagers fribourgeois en France voisine<sup>1</sup>. L'une des seules publications d'une certaine envergure alors existante sur ce thème datait en effet d'une quarantaine d'années<sup>2</sup>. Ayant déjà publié plusieurs travaux sur cette thématique<sup>3</sup>, Anne Philipona était assurément l'historienne la mieux placée pour rédiger la présente synthèse. Loin de s'enfermer dans un vain particularisme cantonal, la perspective choisie est au contraire résolument celle d'«une histoire locale sans frontières», ainsi que le martèle dès l'avant-propos Jean Steinauer, un des initiateurs de cet ambitieux projet.

Ce livre de plus de 200 pages, richement illustré, est divisé en six chapitres chronologiques, du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, et comporte des annexes fournies. Ainsi une ample bibliographie, composée de références suisses et étrangères, est accompagnée d'une chronologie succincte, d'éléments statistiques et cartographiques, d'un glossaire et même de quelques notices biographiques. On regrette cependant l'absence d'un index des personnes et des lieux qui aurait assurément facilité les recherches ponctuelles. Les sources manuscrites et imprimées proviennent majoritairement de fonds publics, tels les Archives de l'État, la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg ou l'Institut agricole de Grangeneuve. Toutefois des archives privées ont été mises à profit, comme celles de l'entreprise Cremo ou celles de la maison du Gruyère à Pringy. Près d'une dizaine de titres de la presse généraliste ou professionnelle ont en outre fait l'objet d'investigations détaillées, bien que l'on note l'absence de tout périodique en langue allemande.

Le livre s'ouvre sur une description et une analyse des multiples défis et mutations auxquels est confrontée, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et à la Belle Époque, l'antique économie laitière fribourgeoise. Caractérisée par une descente de la production de l'alpage vers la plaine, elle tente alors de se débattre dans un profond marasme. Le lecteur fait d'ailleurs d'emblée cette découverte étonnante de la disparition progressive, entre 1880 et 1914, de la fabrication du gruyère dans le canton au profit de l'emmental, car les circuits commerciaux bernois avaient pris une nette avance et fermait les portes de l'exportation vers la France au fromage du cru. La création de sociétés de laiterie, expression de la solidarité paysanne, a néanmoins déjà antérieurement constitué une réponse par le bas aux difficultés. Ces structures embauchent un fromager ou vendent pour une année l'or blanc à un laitier qui assume alors les risques de la production, mais dont la défaillance peut mettre en difficulté les paysans fournisseurs. La vente du lait peut aussi s'effectuer au profit des premières condenseriers<sup>4</sup> ou chocolateries<sup>5</sup>, dont la naissance témoigne d'une première industrialisation, tardive mais réelle, du canton de Fribourg<sup>6</sup>.



L'ouvrage expose parallèlement avec précision les vicissitudes de l'introduction par le haut dans le canton d'une formation professionnelle laitière, tant théorique que pratique, et ceci jusqu'à la fondation, en 1888, de la station laitière de Pérolles, indissociable de la figure tutélaire d'Emmanuel de Vevey. Si cet essor de l'enseignement et de la recherche est mis en parallèle avec la création de l'école d'agriculture de la Rütli à Zollikofen près de Berne, d'autres exemples européens auraient pu être utilement évoqués, tels la création en 1889 dans le Jura français de l'école départementale de laiterie de Poligny ou celle, l'année précédente, de l'école nationale d'industrie laitière de Mamirolle près de Besançon<sup>7</sup>.

Anne Philipona s'intéresse par la suite à l'interventionnisme de la Confédération lors de la Première Guerre mondiale. Contrainte à partir de 1915 d'édicter des mesures d'urgence, afin de garantir le ravitaillement des villes en lait de consommation, l'administration fédérale s'appuie pour ce faire sur l'Union centrale des producteurs suisses de lait (UCPL), organisation faitière que rejoint notamment la toute nouvelle Fédération fribourgeoise des sociétés de laiterie «zone de la montagne» de Bulle. En 1917, est également imposée par la Confédération la création, comme dans le reste de la Suisse, d'une centrale cantonale beurrière devenue Cremo, entreprise constituant aujourd'hui un des fleurons industriels fribourgeois. Dans l'entre-deux-guerres ces organisations privées, émanations directes du monde agricole, continuent à être les organes d'exécution de la politique de l'administration fédérale, qui entend fixer, sur la très longue durée, le prix du lait d'après les coûts de production. Il serait d'ailleurs intéressant de mettre en parallèle cette volonté assumée de déroger à la libre concurrence en matière agricole avec la cartellisation que connaît alors une partie de l'industrie suisse<sup>8</sup>. Pour autant, comme ailleurs en Europe, plusieurs crises de surproduction laitière et de mévente du gruyère ou du beurre se profilent dès le début des années 1920, avec leur lot de contestations politisées issues de la ruralité, et certains aspects négatifs perdurent y compris après la Seconde Guerre mondiale.

Les moyens mis en œuvre pour tenter de les juguler sont parfaitement exposés, comme par exemple les efforts renouvelés en termes de formation et de recherche grâce à la création d'une école de laiterie à Grangeneuve où la rejoint bientôt la station laitière de Pérolles. En 1925 à Poligny une station régionale de recherche laitière a aussi été adjointe à l'école ouverte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. L'auteure revient d'ailleurs fort à propos sur les frictions entre Fribourgeois et Comtois lors des premières tentatives d'instaurer des appellations d'origine et de déposer des marques. Il faut dire que vient de naître, à l'orée de la décennie 1930, le syndicat des producteurs français de gruyère et son bulletin sobrement intitulé *Le Gruyère*<sup>10</sup>. L'ouvrage revient par ailleurs sur l'utilisation précoce de brochures et films publicitaires ou la distribution de lait dans les écoles pour écouler les surplus. Avec l'élévation du niveau de vie lors des Trente Glorieuses affluent parallèlement sur le marché de nouveaux produits transformés, à l'instar des yogourts ou des flans, et voient le jour des débouchés originaux, tels l'ouverture de bars à lait dans certaines grandes villes.



Ce temps de prospérité est en outre synonyme de modernisation et de mécanisation. Toutefois, l'explosion de la productivité aboutit, à partir des années 1970, à l'inévitable contingentement et à l'instauration du paiement du lait à la qualité, alors que l'industrie agroalimentaire fribourgeoise se reconfigure et devient plus puissante.

À partir des années 1990, la Confédération met fin à la mise sous tutelle de l'économie laitière en vigueur depuis la Première Guerre mondiale. Ayant gagné la bataille de la qualité et enfin celle de l'appellation d'origine, les nouvelles «interprofessions» du gruyère ou du vacherin parviennent à maintenir un prix d'achat du lait rémunérateur. En revanche, le lait dit d'industrie ou de centrale est souvent vendu en dessous du coût de production. Les paysans helvètes sont condamnés à plus ou moins brève échéance à produire moins de la moitié de l'alimentation du pays, et ceci malgré l'espoir suscité par le bio ou les circuits courts. Dans les dernières pages de cet ouvrage, stimulant à maints égards, Anne Philipona pose ainsi la question de savoir si ces hommes doivent se résoudre à vivre de moins en moins de la vente de leur production et de plus en plus de subventions liées à leur rôle de jardinier au profit de l'intérêt général avec pour mission d'entretenir le paysage et de préserver la biodiversité.

Stéphane Kronenberger, Université d'Aix-Marseille

<sup>1</sup> KRONENBERGER Stéphane, «Des fromagers suisses en Franche-Comté: Compétences, pluriactivité et réseaux (1850-1914)», in *Histoire et sociétés rurales*, vol. 41, n° 1, 2014, p.55-87. ID., «Fromagers fribourgeois entre Gruyère et Franche-Comté», in *Annales fribourgeoises*, 77 (2015), p. 71-79.

<sup>2</sup> RUFFIEUX Roland et BODMER Walter, *Histoire du Gruyère en Gruyère du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Fribourg: Éditions universitaires, 1972.

<sup>3</sup> PHILIPONA Anne, «Le lait, or blanc de la Gruyère? L'économie laitière au tournant du XX<sup>e</sup> siècle», in Christophe MAURON et Isabelle RABOUD-SCHÜLE (dir.), *La Gruyère dans le miroir de son patrimoine, T. 1, Des armaillis et des ouvriers*, Neuchâtel: Alphil, 2011, p. 83-91. EAD., *100<sup>e</sup> anniversaire de la Société des producteurs de lait de Bulle*, Bulle: Société des producteurs de lait, 2015. PHILIPONA Anne et COUDRET Paul, *La savoureuse histoire du vacherin fribourgeois*, Fribourg: Société d'histoire du canton de Fribourg, 2015.

<sup>4</sup> MAILLARD Maryline, *Guigoz: Les débuts d'une entreprise innovatrice dans l'industrie laitière (1908-1937)*, Fribourg: Université de Fribourg, 2002.

<sup>5</sup> FASEL Sylvie, *100 ans de chocolat à la fabrique de Broc: Tradition Cailler et modernité Nestlé*, Fribourg: CRESUF/Université de Fribourg, 1998.

<sup>6</sup> TISSOT Laurent, «Pourquoi changer les nations agricoles en nations industrielles? Le retard économique et le canton de Fribourg au XIX<sup>e</sup> siècle», in *Fribourg et l'État fédéral: intégration politique et sociale, 1848-1998*, Fribourg: Société d'histoire du canton de Fribourg, 1999, p. 263-277.

<sup>7</sup> DELBAERE Nicolas, «L'État et la formation professionnelle laitière de 1880 à 1914», in *Cahiers Jaurès*, n° 195-196, janvier-juin 2010, p. 81-102.

<sup>8</sup> Cortat Alain (dir.), *Contribution à une histoire des cartels en Suisse*, Neuchâtel: Alphil/ Presses universitaires suisses, 2010.

<sup>9</sup> VERNUS Michel, *Le Comté: Une saveur venue des siècles*, Lyon: Textel, 1988, p. 199.

<sup>10</sup> Ibid., p. 202 et suivantes.



**Mélanie ROH, *Max au Musée. Une politique culturelle à la Belle Époque*, Fribourg: Société d'histoire du canton de Fribourg, 2017, 127 p.**

L'ouvrage de Mélanie Roh est issu d'un mémoire de Master en études muséales soutenu en 2016 à l'Université de Neuchâtel, sous la direction du professeur Pascal Griener (Institut d'histoire de l'art et de muséologie) et de Verena Villiger, directrice du Musée d'art et d'histoire de Fribourg. Il s'inscrit dans un vaste travail de recherche que le Musée a lancé récemment sur sa propre histoire.

L'étude traite du rôle majeur joué par Max de Techtermann (1845-1925) dans le développement du Musée cantonal de Fribourg pendant les huit années que ce patricien amateur d'art et historien autodidacte a passé à la tête de l'institution (1899-1906). L'auteure situe l'action de Techtermann dans le contexte culturel et politique de l'époque, dominé par la figure du Conseiller d'État Georges Python (1856-1927), «champion influent» du catholicisme et du fédéralisme, en charge de la Direction de l'Instruction publique du canton de Fribourg.

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres thématiques, enrichis de sources iconographiques ou de documents écrits.

Le premier chapitre, intitulé «Fribourg, années 1900», essaye de reconstruire le contexte intellectuel et culturel de l'époque et l'émergence d'une nouvelle sensibilité pour la protection du patrimoine. L'auteure y évoque rapidement les premières années d'existence du Musée -fondé en 1823 comme cabinet de physique et d'histoire naturelle-, puis son développement progressif en Musée cantonal, réunissant des collections d'antiquités, de numismatique, de beaux-arts, d'armes et d'armures ainsi que d'objets lacustres, dans un climat de lutte pour la conservation du patrimoine et de glorification de la nation.

L'auteure se lance ensuite dans une analyse de la vie intellectuelle et culturelle de l'époque, stimulée par l'essor de sociétés savantes et la création de l'Université de Fribourg en 1888. Plusieurs de ses enseignants, à l'instar de l'historien de l'art Josef Zemp (1869-1942), collaboreront d'ailleurs étroitement avec Techtermann. La nouvelle sensibilité à l'égard du patrimoine est aussi mise en relation avec l'essor du marché des objets d'art anciens et l'image d'un pays pillé par des marchands étrangers dépourvus de scrupules.

Le chapitre 2 «Le Musée artistique et historique sous Max de Techtermann» présente en quelques paragraphes les pérégrinations des collections, depuis leurs installations dans les combles du collège Saint-Michel en 1823 jusqu'à leur déménagement, dans les années 1920, dans une demeure de la Renaissance, l'Hôtel Ratzé. L'auteure tente de cerner des spécificités de l'institution fribourgeoise dans une approche comparatiste avec d'autres musées de caractère encyclopédique



en Suisse. Le chapitre met ensuite en lumière les relations entre Georges Python et Max de Techtermann et l'influence que ces deux hommes ont exercé sur le développement de l'institution. Il donne également un aperçu du rôle joué par l'intelligentsia locale, à travers notamment la Commission du Musée formée de professeurs de l'Université et de membres de l'élite patricienne.

Le troisième chapitre est consacré à «La politique d'acquisition du conservateur». À partir des rapports annuels et des procès-verbaux de la Commission du Musée, Mélanie Roh tente de saisir cette politique sous l'ère de Techtermann. Son analyse permet de cerner les objets et les périodes privilégiés -Ancien Régime- et la manière dont les achats s'opèrent. Le but poursuivi par le directeur est de donner à la collection un caractère national et plus spécifiquement fribourgeois. Les acquisitions se concentrent pour beaucoup sur les «souvenirs historiques» -meubles, outils, vues de Fribourg, objets d'art décoratif- et sur l'art ancien -vitraux armoriés et sculptures médiévales. L'art moderne est pour ainsi dire absent des collections. L'auteure met justement en rapport la politique d'acquisition du Musée et le développement du marché des antiquités à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le Musée justifie d'ailleurs ces achats d'objets anciens par une situation d'urgence qui vise à empêcher l'émigration du patrimoine fribourgeois à l'étranger.

Mélanie Roh conclut ce troisième chapitre par une analyse de la vente de nombreux objets d'art ancien de la collection personnelle de Techtermann au Musée. Comme d'autres directeurs de musées de son époque, Techtermann a développé une activité de collectionneur à titre personnel, avec tous les risques de conflits d'intérêt que cela supposait. Sa collection est acquise en 1902 par le Conseil d'État fribourgeois pour la somme considérable de 27 000 francs. L'ensemble sera au préalable expertisé par Heinrich Angst (1847-1922), directeur du Musée national suisse, collectionneur et leader du marché des antiquités en Suisse. L'activité marchande de Techtermann ne peut toutefois pas être appréhendée dans son ensemble, les archives du Musée d'art et d'histoire de Fribourg ne conservant point les correspondances privées de conservateurs.

Le dernier chapitre, intitulé «Art religieux et propagande: l'exposition de 1906», traite de l'exposition temporaire d'orfèvrerie et de tissus liturgiques mise sur pied à l'occasion du Katholikentag suisse qui se tient à Fribourg du 22 au 25 septembre 1906. L'exposition, qui voit le jour dans trois salles du Lycée, est organisée par l'État de Fribourg sous la direction de Techtermann. Elle livre au public les trésors du canton ainsi que du diocèse de Lausanne et de Genève, essentiellement de l'orfèvrerie et des tissus liturgiques anciens et modernes. L'auteure donne une brève description de l'exposition et des 470 objets exposés, tout en proposant une analyse des buts religieux, patriotiques et artistique, poursuivis par ses concepteurs. Avec raison, Mélanie Roh insiste ici également sur les instrumentalisations politiques du Musée, sous la férule du Conseiller d'État Georges Python. L'exposition s'inscrit en effet dans un contexte propagandiste qui vise à asseoir culturellement l'idéologie de la «République Chrétienne».



En conclusion, cette étude s'avère fort utile pour saisir le développement du Musée d'art et d'histoire de Fribourg au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles dans le contexte politique et culturel de l'époque. Mélanie Roh a eu accès à des documents de première main qui permettent de mettre en lumière les liens entre musée et collection d'une part et d'autre part le rôle du Musée comme lieu fort de la construction identitaire et idéologique régionale. La publication de mémoires de Master étant plutôt rares, on ne peut aussi que saluer la sortie de tels ouvrages et les fructueuses collaborations entre musées et universités.

Chantal Lafontant Vallotton, Université de Neuchâtel / Musée d'art et d'histoire Neuchâtel

**Lorenzo PLANZI, *La Fabrique des prêtres. Recrutement, séminaire, identité du clergé catholique en Suisse romande (1945-1990)*, Fribourg: Academic Press Fribourg, 2016, 621 p. (Studia Friburgensia 119)**

Les thèses sur le recrutement sacerdotal sont toujours d'un grand intérêt: elles renseignent évidemment sur la religion en tant que pratique et institution sociales, en abordant les aspects intellectuels, matériels, politiques, grâce à des approches statistiques, prosopographiques et à l'aide de nombreux témoignages individuels. On appréciera d'ailleurs les nombreuses notices biographiques situées en bas de page qui donnent une histoire plus incarnée. Qui plus est, comme l'indice le plus évident de la «crise catholique» en Europe occidentale est celui de la diminution dramatique du nombre des prêtres, elles permettent une entrée directe et aisée sur des questions complexes, trop souvent réduites, dans les médias, à l'obligation du célibat qui expliquerait la baisse des vocations. Elles participent au contraire d'une histoire globale puisque l'engagement sacerdotal est tributaire de facteurs culturels, sociologiques, économiques («plus un pays est riche et moins il donne de vocations», dit un prêtre neuchâtelois, p. 481).

Celle que Lorenzo Planzi consacre à la Suisse romande, fruit d'une thèse d'histoire soutenue en 2014 devant l'université de Fribourg, ne fait pas exception à la règle. D'une facture classique, fondée sur des sources solides et exhaustives, elle se situe pleinement dans le renouvellement de l'historiographie francophone -essentiellement française et québécoise- qui emprunte à la sociologie, au *gender studies*, aux sciences politiques pour éclairer les dynamiques ecclésiales. L'auteur organise son propos à partir de la «fabrique» du prêtre, c'est-à-dire qu'il traite non seulement de l'évolution du nombre des ordinations, mais aussi de la formation et de la construction sociale et symbolique de la figure sacerdotale. L'autre intérêt réside dans celui de son terrain d'observation: la Suisse romande, biconfessionnelle, dont la communauté catholique est dispersée sur sept cantons actuels et trois diocèses (Lausanne-Genève-Fribourg, Sion et Bâle), sans compter l'abbaye territoriale de Saint-Maurice et les chanoines du Grand-Saint-Bernard que l'auteur intègre à son propos, au risque peut-être de troubler l'homogénéité de son objet d'étude. Peut-être que le rapport à la communauté réformée romande, dans un contexte de rivalité puis de dialogue, aurait pu au contraire être développé davantage.

Ces cinquante années se décomposent en trois périodes différentes. La première relève d'un long XIX<sup>e</sup> siècle. Jusque dans les années 1950 le recrutement sacerdotal se fait dans les régions catholiques rurales, au sein de familles nombreuses, où il est de tradition de destiner un ou deux enfants, garçons ou filles, au petit séminaire ou au couvent. Le prêtre, un dans chaque village(!), est une autorité, un notable. Les prêtres sont si nombreux qu'ils sont, dit même une enquête de 1961, «sous occupés» (p. 47). Le maximum atteint est de 979 prêtres séculiers en 1960 contre seulement 733 en 1930. Cet apparent succès dissimule certains craquements et de



profondes mutations: l'après 1945 est marqué par un dépérissement des formes anciennes de piété chez les fidèles mais aussi chez les prêtres (p. 246, p. 252).

La deuxième période est celle des remises en cause et des contestations. Le concile Vatican II s'ouvre dans un climat enthousiaste et le début des années 1960 est marqué par un gonflement des effectifs. Mais 1968 passe par là: c'est l'année où les séminaristes abandonnent le port de la soutane (p. 337), remettent en cause leur formation (p. 381-389), ou contestent leur hiérarchie à propos des mariages mixtes ou du célibat ecclésiastique (p. 402-404), au travers de sermons engagés ou la constitution de syndicats. La décennie des 70's est particulièrement dramatique. Les petits séminaires et collèges catholiques ferment ou changent de vocation, les entrées au séminaire diminuent (107 en 1965, 37 dix ans plus tard), comme le nombre des ordinations (23 en 1965, 7 en 1975), la moyenne d'âge du clergé augmente, la charge pastorale aussi -puisque la population catholique en Suisse romande a doublé en 50 ans à la faveur de l'immigration.

La crise s'exprime surtout avec les nombreux départs: 144 pour le diocèse de LGF entre 1968 et 1978, dont on aurait aimé que l'auteur nous parle davantage (p. 410). Mais dans la crise se crée tant bien que mal une nouvelle identité sacerdotale, celle du prêtre conciliaire: les origines sociales et géographiques (les séminaristes proviennent des milieux urbains et des régions mixtes) sont plus diversifiées, la formation se fait désormais à l'université et à l'occasion de stages pastoraux, les membres du clergé sont régulièrement consultés et représentés dans des conseils presbytéraux. Les différents diocèses -car s'il existe un Centre Romand des Vocations, le projet d'un séminaire commun ne verra pas le jour- sont parvenus, bon gré mal gré, à stopper l'hémorragie, grâce à la pastorale des vocations et à la réforme de la formation sacerdotale.

La troisième période qui commence en 1975 est celle d'un épuisement de la contestation et d'une reprise en main des autorités épiscopales (et pontificale, avec le rôle de Jean-Paul II). Le nombre des prêtres est stable (683 prêtres en 1990), le nombre des séminaristes (43 en 1990-91) et celui des ordinations se maintient (7,2 par an en 1985-89 contre 6,6 en 1975-79). Mais l'encadrement pastoral, malgré l'implication plus grande du clergé régulier et l'appel aux prêtres étrangers, s'est considérablement distendu. La demande sociale et la représentation du sacerdoce -Lorenzo Planzi note le glissement sémantique dans les textes pontificaux et épiscopaux du terme *sacerdotes* préféré désormais à celui de *presbyteri*- obéit tant chez les intéressés que chez les fidèles à une vision plus traditionaliste. Pour preuve, les nouveaux prêtres arborent le col romain au grand étonnement des soixante-huitards. Un glissement qui n'est pas tant dû à la contestation intégriste (le séminaire d'Écône de Mgr Lefebvre ouvre en 1970) qu'à une reconfiguration complète du personnel de l'Église: le recours aux diacres permanents, aux assistants pastoraux et d'une manière générale aux laïcs en mission (p. 397-398, p. 491), y compris les femmes(!), le travail en équipe... nécessitent une meilleure visibilité du prêtre,

qui reste, malgré tout, le pivot des communautés de base. Avec, à la clé, le risque de burn-out: le temps de travail d'un prêtre peut atteindre 62 heures voire 80 heures par semaine (p. 562). Comme dans l'ensemble du monde occidental, quoiqu'avec moins d'acuité qu'en France ou au Québec, le métier de prêtre attire peu dans un contexte de natalité faible, d'individualisme, de mobilité, de prégnance des enjeux économiques et technologiques: la «fabrique des prêtres» est indissociable d'une question de civilisation.

Les lecteurs romands trouveront dans cet ouvrage une contribution indispensable à la compréhension de leur histoire récente, celle de leur clocher, qui est aussi celle d'un morceau de la catholicité.

Vincent Petit, docteur en histoire, Besançon



**Florence BAYS, Christophe COTTET, Anne PHILIPONA, Jean STEINAUER, *Former des apprentis*, Fribourg: Société d'histoire du canton de Fribourg, 2016, 152 p.**

Ce livre comble une lacune de l'historiographie fribourgeoise. Les recherches en éducation se sont en effet concentrées jusqu'ici sur les deux pôles du parcours scolaire, l'école primaire d'une part, les collèges (secondaire supérieur) et l'université d'autre part. Elles ont négligé les échelons intermédiaires (secondaire inférieur) et les formations non académiques, pourtant essentiels pour saisir les changements sociaux.

La lecture de cet ouvrage organisé en trois parties (1890-1940, 1940-1970, 1970 à nos jours) révèle un paradoxe. La formation d'une main-d'œuvre qualifiée est reconnue en haut lieu comme une nécessité pour favoriser l'implantation d'entreprises et freiner l'exode rural. Mais au même instant, ce souhait demeure des décennies durant un vœu pieux, en l'absence de deux facteurs essentiels : des politiques susceptibles de faire baisser les coûts de la formation pour les parents (gratuité des apprentissages, bourses, offre décentralisée qui réduit les coûts de transport), mais aussi des incitations du contexte économique local, offrant des emplois intéressants et mieux rémunérés pour les jeunes au bénéfice d'une telle formation. Or, les coûts de la formation professionnelle sont élevés et les différences de salaire entre personnel qualifié et non qualifié s'avèrent minimes. Le résultat est clair : une méfiance envers l'apprentissage longtemps synonyme de manque à gagner pour la famille (p. 71), qui préfère à cet investissement le salaire modeste, mais immédiat, d'un manoeuvre ou d'un ouvrier d'usine. En 1959, Fribourg occupe le 21<sup>e</sup> rang des cantons suisses pour le taux d'apprenti·e·s par rapport à la population.

La mise en perspective de ces contraintes économiques et politiques, nécessaire à la compréhension historique des retards de la formation professionnelle fribourgeoise, reste très inégale dans l'ouvrage. Dans la première partie, cette analyse n'est pas intégrée suffisamment, ce qui incite l'auteur à reprendre les mots des acteurs de l'époque, expliquant le peu de demande de subsides d'apprentissage offerts par des fondations privées par l'ignorance des parents ou la paresse des jeunes qui «se plaisent» dans l'indigence. Des indications données au cours du texte fournissent des éléments pour corriger cette interprétation (comme une citation de Léon Genoud, p. 40), ainsi que certaines données chiffrées, toutefois difficiles à évaluer. Que signifie en 1896 le prix de 20.- pour l'inscription à l'École des métiers? En revanche, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties sont plus intéressantes à cet égard. Elles mettent en évidence certaines mutations importantes qui ont permis le déblocage du paradoxe indiqué plus haut : la mécanisation de l'agriculture, une politique encourageant le développement industriel dès le milieu des années 1950, la démocratisation progressive mais lente de l'école secondaire, qui aboutit en 1973. Innovation fondamentale dans le système éducatif fribourgeois, l'école secondaire gratuite et obligatoire achève de généraliser la conviction qu'un jeune doit apprendre un métier et génère un afflux de candidats à l'apprentissage (p. 99).



Cette histoire de l'apprentissage fribourgeois n'est pas écrite au masculin neutre, autre qualité à souligner. Les éléments proposés soulignent l'intérêt d'une telle approche et ouvrent de nouvelles interrogations. La première partie utilise des sources inédites: les dossiers individuels d'apprenti·e·s du Service de la formation professionnelle, ainsi que les listes d'apprenti·e·s ayant passé leur examen. En 1900, ils sont 107 dont 40 filles, ce qui paraît remarquable, même si les formations sont moins longues. Comment expliquer un tel chiffre? L'auteur nous apprend que la quasi-totalité de ces filles (36) ont fait un apprentissage de tailleuse, très apprécié puisqu'il permet à la jeune fille de «s'installer à son compte». À notre avis, cette expression occulte la réalité du travail à domicile, synonyme de longues heures de travail et de maigre salaire, mais cependant favorisé par les élites car il ne contredit pas le modèle de la femme au foyer. Par ailleurs, il convient de signaler les conséquences de la forte ségrégation des formations: la concentration des filles dans 2-3 professions du textile, contrairement au riche éventail des formations masculines, les soumet à une concurrence accrue et les expose davantage aux crises sectorielles. Ce risque se concrétise d'ailleurs dès le milieu des années 1950, ainsi que le soulignent les auteur·e·s de la 2<sup>e</sup> partie: la mécanisation et les fabriques sonnent la disparition des tailleuses et couturières. Alors que les apprenties étaient nombreuses au début du siècle, l'apprentissage devient un apanage masculin dans les années 1940-1970. Des travaux ultérieurs pourront approfondir les effets de cette ségrégation sexuée des formations, à quoi s'ajoutent des discriminations dans l'accès à des secteurs en plein essor (commerce, métiers techniques). Pour la période plus contemporaine (3<sup>e</sup> partie), l'accès des filles à la formation professionnelle augmente, mais les formations féminines restent encore très stéréotypées. Aujourd'hui encore, des secteurs peinent à changer leurs habitudes, à l'exemple des conseillers (conseillères?) en assurance.

Ce livre pionnier propose également une présentation détaillée du développement des structures institutionnelles de l'apprentissage, sur lesquelles nous n'avons pas axé ce compte-rendu. Au vu de tous ces apports intéressants, on ne peut que regretter les lacunes de la présentation graphique. La mise en page, peu rationnelle, réduit le format des images et libère de grands espaces blancs inutiles. Le caractère choisi ne facilite pas la lecture et les notes s'avèrent quasi illisibles en raison d'une couleur fluo totalement inadaptée. On regrette aussi que la bibliographie ne soit pas exhaustive, bien des références qu'on peine à déchiffrer dans les notes n'y sont pas répertoriées.

Anne-Françoise Praz, Université de Fribourg



**Verena VILLIGER STEINAUER et Claudio FEDRIGO (dir.), *Fribourg Belle Époque: atelier photo P. Macherel*, Fribourg: Bibliothèque cantonale et universitaire, Musée d'art et d'histoire et Société d'histoire du canton de Fribourg, 2017, 147 p.**

Née de l'association de la BCU et du Musée d'art et d'histoire, la publication a été éditée à l'occasion d'une exposition qui permet de mettre en valeur le fonds de Prosper Paul Macherel dont la variété des sujets représentés illustre bien le Fribourg de la Belle Époque.

La Belle Époque (fin du XIX<sup>e</sup> s. - 1914) est une période de renouveau: évolution technique, sociale et culturelle. Les choses bougent, dans le canton de Fribourg aussi. Malgré toutes ces innovations qui changent le visage de Fribourg, l'intérêt pour le patrimoine s'éveille et de nombreuses organisations s'engagent pour la sauvegarde des bâtiments. Elle relève aussi que la Belle Époque ne se manifeste pas seulement dans les cercles aisés et cultivés comme on peut le voir dans le cliché représentant les membres d'une grande famille devant son château mais ce groupe d'hommes photographié en Basse-Ville représente des gens appartenant à des milieux modestes dont les conditions de vie sont pénibles. Ces clichés se composent aussi de portraits d'ecclésiastiques, de familles, de cérémonies officielles (Fête-Dieu, fêtes de tir...), d'ateliers, les ravins des Pilettes et de Pérolles en train d'être comblés, le pont de Zaehringen... On regrettera parfois l'absence de légendes qui nous auraient permis de mieux comprendre ces photos occupant toute la deuxième partie du livre.

Dans «Progrès, ruptures et changement: la photo comme prise de conscience», Athéna Schuway évoque rapidement les débuts du premier photographe de la dynastie Macherel en 1891 (à la fin de l'ouvrage, on trouve quelques éléments biographiques sur chacun des membres de cette dynastie) puis fait un véritable cours sur la photographie, relevant tous les progrès techniques réalisés. Comme beaucoup de photographes, Macherel est d'abord un portraitiste puis un photographe de groupes. En studio, les corps de métiers se présentent en tenue de travail dans une mise en scène qui dépeint le type d'activité exercé. Au tournant du XX<sup>e</sup> s., le photographe s'intéresse aux collectivités en extérieur, fixe des célébrations profanes ou religieuses, saisit les transformations du paysage urbain mais aussi les monuments qu'il faut conserver. On nous fait remarquer qu'au début du XX<sup>e</sup> s., Prosper Macherel voit «son métier se transformer grâce au perfectionnement du matériel et les avancées techniques permettent à la photographie de couvrir l'actualité». Désormais, la photographie trouve progressivement sa place dans l'édition.

Francis Quartenoud



**Jean-Marc PURRO (dir.), *L'ermyste national: images et usages fribourgeois de Nicolas de Flue*, Fribourg: Société d'histoire du canton de Fribourg, 2017, 131 p.**

Francis Python distingue cinq séquences dans la vénération de Frère Nicolas par les Fribourgeois au XIX<sup>e</sup> siècle: les années 1830 et la popularisation par Louis Veuillot et Guido Görres, l'appropriation par le Piusverein et la relance de la canonisation dans les années 1860, la mobilisation, face au Kulturkampf, du chanoine Schorderet dans les décennies 1870 et 1880, l'émulation produite par la canonisation de Pierre Canisius (1925), la fièvre éditoriale précédant la canonisation. Après la canonisation de Canisius, le culte de Nicolas de Flue se maintiendra à un haut degré jusque dans les années 1960. Alors que Jean Steinauer décrit les différents portraits que nous avons de Nicolas de Flue, Mélanie Roh prend l'exemple de deux œuvres, un portrait en pied de Paul von Deschwanden (1846) et une verrière du Polonais Jozef Mehoffer (1917-1919) pour démontrer comment la figure du Bienheureux a évolué en passant d'une représentation pieuse et partisane à une iconographie plus historique et patriotique.

Commençant par la première mention de Nicolas en Suisse romande en 1481, François Rime passe en revue, en les commentant et en les analysant, toutes les publications parues jusqu'en 2016. C'est le cas aussi, bien sûr, pour les publications fribourgeoises, où Nicolas est une figure polyvalente. Prenant une vingtaine de manuels (de 1864 à 2009), Michel Charrière compare le contenu des livres scolaires en choisissant quelques thèmes pour en souligner les différences: le Ranft: un refuge, le portrait physique, la biographie du personnage érigé souvent en saint vivant, son rôle décisif en 1481. Au milieu des années trente, la radio, grâce au développement de l'enregistrement, va multiplier ses capacités de diffusion. Entre 1935 et 1945, on dénombre une cinquantaine de diffusions et rediffusions d'émissions consacrées à Nicolas de Flue.

La canonisation de Nicolas de Flue devra attendre 460 ans. Dans ce chapitre, Lorenzo Planzi décrit les tentatives effectuées, depuis 1507, pour obtenir sa canonisation. Pour entamer un procès en canonisation, le candidat à la sainteté doit avoir fait deux ou trois miracles. Lorenzo Planzi décrit ces deux miracles qui permettront à Nicolas de Flue d'accéder à la sainteté.

Jean-Marc Purro, choisissant l'homme politique fribourgeois Ernest Perrier, se demande s'il n'est pas une imitation de Nicolas de Flue. Perrier, président du gouvernement de Fribourg, a démissionné de ses hautes fonctions d'homme d'État pour entrer en religion. La presse salue cette décision d'une haute valeur morale. Mais des rumeurs circulent sur les vraies raisons de cette démission: Perrier se serait engagé comme caution pour des montants importants et fut contraint d'assumer son rôle au détriment de la fortune familiale.

Francis Quartenoud



**Sandrine DUCATÉ (dir.), *Avenue de Rome. Fribourg à la recherche de racines antiques*, Fribourg: Société d'histoire du canton de Fribourg, 2018, 260 p.**

À la Ville majuscule, tout le monde tient par quelque attache, spirituelle, juridique, géopolitique ou culturelle, la plus forte étant affective: ROMA, pour les Anciens déjà, se reflétait dans son magique anagramme, AMOR. L'ouvrage collectif dirigé par Sandrine Ducaté transforme ce lien affectif en objet d'histoire. Il lui donne par là une substance et une densité d'autant plus nécessaires que Fribourg n'est pas une fondation romaine. Notre filiation avec la Rome antique est une pure création culturelle. Les papes ont pris le relais des césars, mais l'empreinte est restée. Elle s'est marquée dans des couches pérennes, ou du moins assurées plusieurs siècles durant: la forme oligarchique de l'État, le modèle humaniste des études, et la foi catholique bien sûr.

Certes, il subsiste dans l'espace fribourgeois des traces matérielles de la civilisation impériale romaine; le site d'Aventicum n'était guère éloigné, et dans ses parages les archéologues ont découvert les impressionnantes mosaïques de Cheyres, de Cormérod et de Vallon. Le destin des deux dernières trouvailles, séparées d'un bon siècle et demi, prouve que les raretés sont parfois encombrantes. La première finit en décoration murale à l'Université, la seconde reçut en guise d'écrin un musée tout neuf... dont l'animation se révéla plus ardue encore que la construction. Cela dit, la Rome antique chez nous appartient surtout au patrimoine immatériel. Plus que dans la terre ou les musées, elle est présente dans les têtes, dans les cœurs, dans l'imaginaire collectif.

Les seize auteurs rassemblés sous la conduite de Sandrine Ducaté sont, comme elle, archéologues et historiens, ou familiers des langues et lettres de l'Antiquité, ou encore historiens de l'art. Sous des formes variées, ils témoignent tous de la force du lien unissant Fribourg et Rome, dans les domaines les plus divers -de la numismatique au droit et à la toponymie. Le lecteur saura pourquoi le droit romain fut, reste et restera sans doute un passage obligé pour tout juriste fribourgeois. Il apprendra où se trouvait le quartier dit «Petit-Rome» de la capitale, et comment ses édiles ont dégradé la majestueuse «avenue» de Rome en riquiqui «rue de Rome». L'étude des anciens Romains ne se fait plus dans leur propre langue, non plus que celle des dogmes de l'Église romaine, mais on verra qu'il en fut ainsi longtemps. On survole en effet, dans cet ouvrage, un paysage éducatif étendu des premiers Jésuites du collège Saint-Michel aux enseignants de notre temps, et de l'école primaire à l'Université. Ainsi se forma dans l'esprit des Fribourgeois la conscience de relever quasi génétiquement de Rome, ainsi évolua leur imaginaire, des manuels d'histoire jusqu'aux délires des admirateurs locaux de l'imperium... mussolinien. L'ouvrage, largement illustré, propose en conclusion une sélection des gravures de Rome collectionnées par le prof. Clemens Krause, exposées au MAHF durant le printemps et l'été 2018.

Jean Steinauer